

vernement allait changer de caractère. Avec sa parole ferme, nette, accentuée, un peu sèche, mais pourtant bonne et paternelle, M. Bernier nous fit la meilleure impression. C'était quelqu'un. »

Au moment où il entra en charge, il était âgé de quarante-deux ans. Son meilleur portrait, conservé dans la galerie du collège, date de cette époque (1). Le caractère, la destinée même se lisent sur cette physionomie plus empreinte de force et d'intelligence que de bonté. Enfoncés dans des arcades sourcilières accentuées et bornés de tempes carrées, les yeux éclairent brillamment, comme un feu très vif venant de l'intérieur, un visage maigre et un peu pâle, dont l'expression spirituelle se complète par un fin sourire, le seul que semblent avoir connu ses lèvres délicates. Une opulente chevelure noire s'échappe de la calotte traditionnelle pour encadrer d'une manière saine, mais sans art, une figure dont tous les détails, disposés par plans, dénotent une âme antique.

M. Bernier jouissait d'un grand prestige, et, dans les circonstances présentes, il apparaissait comme un sauveur. Outre son expérience d'éducateur, tous lui reconnaissaient une intelligence vive et forte. On avait coutume de la comparer avantageusement à celle de son ami, M. Régnier, le vicaire général qui devait mourir cardinal-archevêque de Cambrai. Exact appréciateur des choses et des gens, M. Bernier savait exposer ses sentiments avec une lucidité si parfaite et si raisonnable qu'il s'étonnait de ce qu'on ne partageât pas ses conclusions. Il les reprenait alors avec une insistance toute vendéenne et parfois, s'imaginant peut-être, mais bien à tort, les rendre plus pénétrantes, il ne répugnait pas à y mettre de petites pointes très piquantes. Son esprit de justice, sa fidélité à ses amis et à ses opinions, la dignité et la loyauté de son caractère devaient lui garder toute sa vie, même dans les controverses malheureuses qui lui ont donné sa plus grande notoriété, non seulement l'appui de ceux qui partageaient ses idées, des penseurs comme le Père Gratry, de doctes et sages prélats comme Mgr Bouvier, l'évêque du Mans, et Mgr Mioland, l'archevêque de Toulouse, mais encore l'estime d'adversaires théologiques, tels que le cardinal Villecourt et le premier abbé de Solesmes.

Si l'extérieur du nouveau supérieur n'inspira guère à ses élèves que des sentiments de résignation, la première note qu'on trouve dans ce qui reste de sa correspondance est meilleure. Elle montre la nature bienveillante et sensible cachée sous son aspect sévère. « Ma position au petit séminaire, écrivait-il quelques mois après son arrivée (2), présente bien des difficultés : elle est loin d'être exempte d'inquiétudes, de contrariétés, de soucis. A cet égard, je ne suis qu'au niveau de mes prévisions et jusqu'ici rien ne me surprend. Une autre chose m'étonne, sans néanmoins me déconcerter ;

(1) Le portrait de M. Bernier bon, quoique d'une manière dure, est l'œuvre de Pierre Dussault. M. Célestin Port (*Dict. histor.*) l'attribue à tort à l'abbé Guillaume, qui est l'auteur du portrait de M. Mongazon, également conservé au petit séminaire. Mlle Leguay fit tirer de petites photographies de ce portrait qu'elle jugeait plus ressemblant que celui qui a été dessiné, peu artistiquement, par l'abbé Bariller et lithographié par Jules Laurens (in-folio, imp. Lemercier, Paris).

(2) Lettre du 3 juillet 1837.